

# Le Pape tel qu'il est

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 103

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257159>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Le Pape tel qu'il est

Ils sont bien sots ceux qui sont capables de croire que le fils d'un petit employé communal de bourgade italienne a pu devenir prêtre, évêque de Mantoue, archevêque et patriarche de Venise, puis cardinal et enfin Pape, sans avoir donné des preuves de la plus haute supériorité.

En réalité, le pape Pie X, pieux, mais non mystique, bon, mais non faible, est un administrateur et un négociateur hors de doute. Il a le sens inné de la valeur des choses et la pratique naturelle des hommes et des affaires. Il est positif d'instinct et politique sans y penser, parce qu'il est Vénitien dans l'âme et dans le sang. Certes, c'est un prudent, un réfléchi, un doux, mais il sait ce qu'il veut et où il va. Il a vécu, il a vu, il a appris, il a retenu. Il prépare, il prévoit, il utilise. Pour tout dire, il fait dix fois plus de politique que Léon XIII, mais il ne se donne point des airs de diplomate. Il gouverne comme il respire, tout naturellement.

Pendant l'hiver de 1904, on s'occupait beaucoup, à Rome, d'une fête mondaine donnée au Théâtre-Argentina devant la reine. On y vit fraterniser le parti noir et le parti blanc. On put lire, dans certains journaux français, des tirades satisfaites sur la déchéance définitive du « prisonnier » du Vatican réduit à rien par la monarchie italienne triomphante de la papauté. Huit jours après on en parlait encore dans un cercle romain, en présence du duc de Gênes qui dit soudain : « Le Pape ne fait rien et ne laisse rien faire sans raison. Celui qui

mettra sa perspicacité en défaut est encore à naître. Pensons au proverbe : « Il faut sept juifs pour tromper un Génois, et il faut sept Génois pour tromper un Vénitien. » Il y a deux souverains en Italie. Celui dont l'influence, même au temporel est la plus grande, c'est le « prisonnier » le « bon curé », « l'innocent Sarto ». Je le démontre par des faits. Mais auparavant je dois rapporter les impressions que j'ai ressenties lorsque j'ai eu l'insigne honneur de me trouver seul, assis près du Souverain Pontife, de l'entendre et de lui parler ; je crois indispensable de dire quelle est sa vie quotidienne. Rien ne peut mieux préparer le lecteur à comprendre le Pape et la Papauté.

Le deux cent cinquante huitième successeur de saint Pierre a soixante-douze ans. Il commence la cinquième année de son pontificat. Il a apporté au Vatican les habitudes de régularité, de travail et de simplicité de vie qui sont les règles de son existence. Pie X est matinal. A cinq heures, il est debout, même souvent plus tôt, l'été. Très alerte encore, il se lève seul, et dès qu'il est vêtu, commence son bréviaire en se promenant dans les galeries voisines de son appartement, ou dans les jardins du palais. A six heures, il dit sa messe, servie par un de ses secrétaires intimes et chapelains secrets. Cette messe matinale fait le désespoir des grandes dames romaines. Elles ont renoncé à solliciter la faveur d'y assister. Elles seraient obligées de se lever à quatre heures pour arriver à temps. Quand le Pape a fini d'officier, il s'agenouille ordinairement sur son prie-Dieu et assiste à la messe que célèbre à son tour le chapelain secret. Puis, il déjeune dans la salle à

manger de son appartement privé, au troisième étage du Vatican. Si ses sœurs et une de leurs nièces, qu'il a fait venir à Rome et qu'il a logées depuis peu sur la place Saint-Pierre, en face du palais pontifical qu'elles ont ainsi sans cesse sous les yeux, ont assisté à sa messe, chose habituelle, il déjeune avec elles. C'est alors que ces excellentes femmes ont la joie de voir de près durant quelques moments leur « Beppo ». Mais son temps est compté. Il les renvoie pour continuer la lecture de son bréviaire et méditer en se promenant jusqu'à huit heures précises, heure à laquelle il gagne son cabinet de travail, au second étage. Son courrier personnel, apporté par la poste royale jusqu'à la porte du Vatican, est déposé sur sa table. Il tient à le voir lui-même, et le lot est d'importance. Son secrétaire de prédilection, Mgr Bressan, ouvre les enveloppes et passe les plus au Saint-Père. D'un coup d'œil, il examine, indique une destination, réserve pour plus ample examen ou, simplement, met au panier. Il va très vite. Il a généralement fini quand, à neuf heures, le prélat de service annonce S. E. le Cardinal secrétaire d'Etat, Merry del Val, qui apporte les dépêches, les rapports des nonces, les notes des ambassadeurs, les dossiers relatifs aux affaires spirituelles et temporelles de 225 millions de catholiques. A dix heures et demie, Pie X rend sa liberté au grand seigneur anglo-espagnol, d'une immense culture, qui, à moins de quarante ans, partage avec le Souverain Pontife le lourd fardeau du pouvoir.

Il faut que le Pape reçoive un des cardinaux pourvus des grandes directions religieuses : le préfet de la Congrégation des Rites, le préfet de la Propagande, etc. Cha-

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1<sup>er</sup>

### LE CHAT DU PÈRE MICHEL

Souvenirs d'enfance

Il s'appelait Bernard.

Mais, comme c'est un nom de chrétien, personne dans le village, où tout le monde le connaissait comme on connaissait son maître, n'osait lui donner ce nom et chacun, pour le désigner, disait « Berna » en sorte que nul ne pouvait se trouver offusqué.

C'était un vilain chat, noir comme de l'encre, pelé comme un teigneux, si maigre qu'on voyait sa carcasse poindre sous sa peau pelée, et dont les yeux, tantôt verts, tantôt jaunes, selon qu'ils brillaient au so-

leil ou à l'ombre, effrayaient par la fixité de leurs regards.

Et, par dessus le marché, Berna était méchant comme tout, et gourmand, et voleur, et traître ! A ce point que les gens, superstitieux et craintifs de chez nous, le prenaient pour quelque suppôt d'enfer, quelque diable qu'ils redoutaient et fuyaient.

Il appartenait à un rebouteux — le père Michel — dont la petite maison ou, plutôt, la mesure, était située un peu en dehors du village, à cent mètres environ de notre clos. Et son maître l'aimait malgré sa laideur, sa fourberie et tout ses autres défauts. Mais personne ne s'en étonnait et personne non plus n'eût osé se plaindre de ses méfaits, parce que, si Berna passait pour être un diable dans la peau d'un chat, le père Michel était réputé jusqu'à dix lieues à la ronde pour le plus fameux sorcier qui eût jamais habité l'endroit.

Faire du mal au chat du père Michel, eût été une maladresse et une imprudence telles que l'idée n'en fût jamais venue à aucun. On se gardait des coups de griffes et des larcins de Berna comme on pouvait, mais on ne le maltraitait pas, dans l'appréhension d'une vengeance, qu'elle vint de lui ou du rebouteux, le seul qui ne le craignait pas, étant, cela se comprenait du reste, de connivence avec lui.

Comme ils ne demeuraient pas loin de notre ferme et que, forcément, je devais passer près de chez le père Michel soit pour me rendre au village où j'allais, soit à l'école, soit pour faire des commissions, je rencontrai souvent, plusieurs fois par jour quelquefois, Berna ronronnant au soleil ou guettant astucieusement les moineaux qui volaient dans les arbres, mais je me gardais bien de le flatter ou même de lui dire un seul mot. Bien plutôt, je détournais la